

XXXII<sup>e</sup> CONFERENCE DE KENT

## LA VALEUR DES SYMPTOMES (1)

Nombre des symptômes	{	généraux communs locaux		
Hiérarchisation des symptômes	{	généraux	{ troisième degré second degré premier degré	
			communs	{ troisième degré second degré premier degré
				locaux

Le paragraphe 153 de l'Organon est celui qui enseigne plus particulièrement la façon dont on doit procéder pour individualiser et faire la discrimination des symptômes. Il développe la question des caractéristiques et s'occupe de la valorisation.

Le médecin homoéopathe peut penser avoir pris correctement son observation, mais il ne pourra en être certain que lorsqu'il aura compris et possédera parfaitement les notions fondamentales exposées dans ce paragraphe. S'il n'en a pas saisi le sens, même s'il a devant lui des pages et des pages de symptômes, il ne sera pas capable de trouver le remède approprié et le jour où il présentera son observation clinique à un maître en la matière, ce dernier lui dira: "Tout cela n'est que fatras et ne représente rien!" -"Comment, n'ai-je pas là des symptômes en abondance?" -"Ah certes! Vous êtes encombré de symptômes et cependant les seuls utiles vous manquent. L'image de ce cas morbide vous a échappé parce que vous avez omis de prendre précisément ceux des symptômes qui le caractérisent. Assurément, vous regorgez de symptômes, mais vous n'avez pas su prendre votre observation comme il convient, parce qu'aucun de ceux que vous avez recueillis ne possède de cachet personnel et ne peut servir d'indication pour un remède."

En vérité, quand vous aurez compris à fond ce paragraphe, vous serez capables de juger si votre cas a été étudié convenablement, si la comparaison des similitudes a quelque valeur, bref, si ce travail est digne d'être présenté à un maître.

L'absence de la connaissance de cette science est la cause des insuccès qu'éprouvent la majorité des médecins homoéopathes.

Combien ne verrez-vous pas de confrères pratiquant l'homoéopa-

---

1) Du patient considéré comme un tout.

thie qui tâtonnent à n'en plus finir dans leurs prescriptions - faisant ce qu'on appelle en terme ordinaire, du rhabillage et en terme choisi, de la thérapeutique parcellaire - venir vous demander ce qu'on entend par caractéristique, ce que l'on veut dire par symptôme anomal (non pas anormal, mais anomal, c'est-à-dire un symptôme qui n'est pas courant, qui est contraire à ce qu'on entend, qui est inhabituel, bizarre); ils insistent pour savoir s'il y a vraiment quelque chose de spécial et d'extraordinaire qui guide le praticien vers tel remède plutôt qu'un autre. Et vous observerez combien nombreux sont ceux qui sont à la recherche de "key-notes", ce que nous traduisons par symptômes-guides ou symptômes-clefs.

A cela je leur répons que tout ou partie de ce qu'ils ont recueilli dans leurs observations cliniques n'est pas complètement inutile, mais qu'il est indispensable avant toute chose d'avoir des caractéristiques, c'est-à-dire des signes originaux et personnels pour individualiser le cas et permettre de classer hiérarchiquement le matériel symptomatique. Il est tout aussi nécessaire d'acquérir la perception de la valeur des symptômes et s'ils ont fixé leur choix entre quelques remèdes, d'être capables d'estimer leur valeur réciproque et lequel parmi tous est le plus important.

Il est impossible d'individualiser si vous n'avez pas la connaissance de ce qui caractérise. Les choses qui caractérisent sont celles qui vous font hésiter et vous portent à réfléchir. Exemple : vous avez déjà soigné de nombreux cas de rougeole et de coqueluche; un beau jour, il vous arrive un cas qui vous frappe et vous fait dire: "Tiens, c'est étrange, je n'ai jamais vu pareille chose chez mes coquelucheux, ce malade baille après chaque accès, cela est vraiment curieux". Vous hésitez, vous réfléchissez et immédiatement vous vous rendez compte que ce quelque chose est tout à fait personnel à ce petit malade, parce qu'il y a là un élément étrange, un élément rare et bizarre.

Vous vous demandez quel peut bien être le remède qui possède ce symptôme. Vous vous mettez alors à étudier votre Répertoire, ou consultez ceux de vos confrères qui ont davantage d'expérience, et vous apprenez ainsi que Kreasotum et Antimonium tartaricum possèdent précisément cette particularité d'une façon très marquée, quoique vous ne l'ayez jamais observée auparavant. Elle est imprimée en caractères gras et se trouve donc au troisième degré dans le Répertoire et vous retenez bien que cette caractéristique est aussi manifeste en intensité dans le remède que chez votre malade. Vous pouvez avoir vu une centaine de cas de coqueluche sans n'avoir jamais observé cette singularité. Ce quelque chose d'exceptionnel et de curieux qui vous frappe ici correspond en fait au patient et non pas à la maladie, à la coqueluche en l'occurrence. Comme l'unique devoir du médecin est de guérir le malade, cette particularité anormale, bizarre, représente en quelque sorte le aïe, comme nous disons, qui ouvrira le cas et dévoilera le remède. Quand vous trouvez un remède possédant ce symptôme baroque à côté des autres symptômes, vous devez le retenir en lui donnant la place hiérarchique qui lui convient et s'il existe deux ou trois de ces symptômes particuliers, vous posséderez alors les traits caractéristiques du cas considéré.

Qu'appellerez-vous maintenant un symptôme commun? Ce sont les symptômes pathognomoniques, ceux qui apparaissent par exemple dans chaque cas de rougeole et que vous vous attendez à trouver dans cette maladie : la fièvre, le catarrhe des voies respiratoires avec la toux, la conjonctivite et la photophobie, les taches de Koplik, l'éruption, etc. Il serait étrange en effet d'être atteint de rougeole sans présenter le moindre exanthème, voilà ce qui rendrait cette maladie bien anormale ! Nous savons cependant que l'absence de l'éruption est un signe frappant qui indique un état inquiétant et constitue une manifestation singulière; ou bien ce n'est pas la rougeole, ou l'absence de l'efflorescence désigne alors un état grave.

Autre exemple : Supposons qu'il s'agisse simplement d'un état fébrile. Le malade éprouve une chaleur intense, la fièvre a débuté dans l'après-midi, continue toute la nuit, les mains et les pieds sont brûlants, la langue est sèche, la température élevée, etc. Que penser dans ce cas de la présence ou de l'absence de la soif? S'il a soif, vous direz que c'est un symptôme commun, car au fond toute personne qui a une forte température désire boire et rien n'est plus naturel que "d'éteindre le feu avec de l'eau". Par contre, l'absence de soif en pleine période fébrile est certainement une chose originale, rare, extraordinaire et frappante. Vous vous demandez aussitôt: "N'est-il pas étrange de ne pas être altéré avec une pareille température?" Immédiatement, vous vous précipitez sur les médicaments qui n'ont pas soif, car il ne vous viendrait pas à l'idée de le chercher parmi ceux qui ont le désir de boisson!

Ainsi l'absence de caractéristiques frappantes inhérentes à la maladie (1) constitue une particularité qui appartient au malade. En d'autres termes, Tout ce qui est pathognomonique est commun, parce que cela se rencontre ordinairement dans tous les cas d'une même maladie particulière chez ce malade et manifeste par conséquent ce qui est personnel au malade. C'est précisément dans la mesure où vous possédez cette catégorie de symptômes, exactement dans cette proportion, que vous avez en main les choses qui caractérisent le patient, et son remède spécifique sera le simillimum. Il est donc nécessaire de connaître les maladies, non pas exclusivement en se basant sur la pathologie ou le diagnostic physique - en dépit de l'importance de ces branches dans la médecine - mais bien en se reposant sur la symptomatologie, laquelle exprime le langage de la nature.

Une prescription homéopathique conforme à la doctrine hahnemannienne ne peut être établie sur des résultats morbides objectifs, d'après l'anatomie pathologique, car les expérimentations humaines n'ont jamais été poursuivies dans cette direction. La pathologie nous fait connaître les résultats, les aboutissements de la maladie et non pas le langage de la nature qui intéresse le médecin expérimenté. Le véritable sujet à posséder, c'est avant tout la symptomatologie. Personne, aucun

---

1) La nécessité de bien connaître les symptômes cliniques d'une maladie définie pour un homéopathe devient donc double. L'allopathe se préoccupe moins de ce qui manque, de ce qui est en trop, que de ce qui est étrange. (Trad.).

médecin, s'il n'est compétent que dans l'anatomie pathologique et les symptômes pathognomoniques, ne pourra être capable de faire une prescription homéopathique. En plus de ses aptitudes diagnostiques, l'homéopathe doit posséder des connaissances spéciales, c'est-à-dire être au courant des moyens d'expression de toutes les maladies en général et de chacune d'elles en particulier.

Il doit savoir exactement comment chaque maladie s'exprime en elle-même, par le langage et par ses signes objectifs et subjectifs.

Il doit connaître parfaitement de quelle façon chaque médicament affecte l'espèce humaine, dans sa raison, sa volonté et dans sa mémoire, car il n'y a pas d'autres domaines sur lesquels le médicament puisse agir quant à l'esprit.

De plus, il doit savoir comment les diverses substances médicamenteuses affectent les fonctions organiques, parce que toute expérimentation faite sur l'être humain exerce son action d'abord sur l'esprit, puis sur les diverses fonctions de l'organisme, et il n'y a pas d'autre voie.

Donc, si le médecin sait reconnaître la façon dont les maladies s'expriment elles-mêmes par des symptômes subjectifs et objectifs, alors il comprend le principe de l'individualisation, il perçoit ce qui est individuel dans une maladie et les fines nuances qui la différencient de toutes les autres du même genre.

En fait, ce qui rend les symptômes bizarres, originaux et inaccoutumés, c'est la façon dont lui "fait sa maladie". Ce sont les signes caractéristiques du médicament, c'est-à-dire ses signes pathogénésiques, qu'il conviendra d'étudier dans tous leurs détails avec le plus grand soin, car c'est cela qui vous permettra d'établir la relation avec les symptômes caractéristiques du malade. Tel est l'état d'esprit dans lequel les médecins homéopathes doivent se trouver au début de cet enseignement et quand ils auront acquis cette tournure d'esprit, alors ils pourront aborder l'étude de la hiérarchisation des symptômes morbides.

Les symptômes médicamenteux, c'est-à-dire pathogénésiques, doivent être étudiés tout particulièrement quant à leur rang, selon leur degré d'importance. Les considérer tous de valeur égale parce qu'ils paraissent être sur un même plan, vous empêchera d'en faire la distinction.

Pour certains médecins, tel symptôme en vaut bien un autre. Quelle erreur ! C'est un fait que la plupart d'entre eux sont placés comme sur une sorte d'échelle mobile. Ce qui est caractéristique pour tel remède ne l'est nullement pour tel autre. Tandis qu'il peut paraître étrange chez un malade chronique d'avoir soif, cela ne l'est plus du tout pendant la fièvre. Ce qui est réel et juste à de nombreux égards dans un état chronique déterminé, peut devenir tout le contraire dans un état aigu. Les diathèses chroniques (miasmes chroniques) sont absolument opposées par leur caractère et par leur genre aux affections aiguës (miasmes aigus), et c'est là un fait que le médecin homéopathe doit bien connaître.

Supposons que vous examinez un malade atteint d'une inflammation typique de la parotide et qu'il vous dise: "Aïe! Docteur, n'appuyez pas trop, c'est très sensible!", comment allez-vous classer cette réaction? S'agit-il ici d'un symptôme caractéristique ou simplement d'un symptôme commun? Si vous ne réfléchissez même qu'un instant, vous vous rendez compte qu'il serait bien étrange qu'une glande aussi enflammée ne soit pas douloureuse au toucher, et la sensibilité à la pression ne sera nullement un symptôme à retenir en vue de la prescription, il n'y a rien là d'extraordinaire, ni de frappant. Cependant, c'est une réaction à prendre en considération dans la vue d'ensemble de votre étude, et le remède qui doit correspondre au cas donné devra présenter à la fois l'inflammation et l'endolorissement de cette glande. Tout un groupe de médicaments ont produit l'enflure, la sensibilité et la douleur de la parotide; il est possible que l'un d'entre eux réponde au cas, mais il est tout aussi possible que la guérison s'effectue par un remède qui n'a jamais produit ces manifestations, à condition cependant que sa pathogénésie présente les traits caractéristiques du patient.

Souvenez-vous que dans les maladies, les signes rares, singuliers et étranges sont moins connus du public que les symptômes qui n'ont pas de raison d'être, sont souvent des caractéristiques; alors que les symptômes que l'on peut expliquer le sont beaucoup moins souvent. Par exemple, tel malade ne peut rester assis qu'en mettant ses pieds sur son pupitre, c'est-à-dire en position surélevée; il souffre beaucoup de ses extrémités inférieures et c'est ce qui l'oblige à se mettre ainsi, pour se soulager. En relevant son cas, on notera le symptôme, avec sa modalité: aggravé en laissant pendre les pieds. Et vous questionnerez: "Veuillez m'expliquer pourquoi vous prenez cette position?" - "Mais c'est bien simple, si je laisse pendre mes jambes, le bas de mon siège appuie sur le bord du placet de la chaise de telle façon que je ressens comme si j'étais meurtri à cet endroit". Cette réponse inattendue, dès lors change complètement l'aspect des choses. Si vous avez à faire à un homme âgé, peut-être pourrez-vous constater par un toucher rectal, qu'il a une hypertrophie marquée de sa glande prostatique, laquelle par moment devient douloureuse et très sensible, surtout lorsqu'il laisse pendre ses jambes, la glande étant comprimée contre le rebord de la chaise! Ainsi nous avons découvert par toutes ces observations que ce symptôme singulier signifiait simplement que cette glande prostatique est augmentée de volume et sensible à la pression, ce qui constitue là un symptôme tout à fait banal.

Il y a des cas cependant où le fait de laisser pendre les pieds améliore le malade. Prenez par exemple un cas de périostite où la douleur est en général soulagée en laissant les membres en position déclive. Personne ne peut vous dire pourquoi, quand il a les jambes pendantes sur le bord de son lit, le malade se trouve plus à l'aise. Vous le verrez, couché au travers de son lit, les pieds pendants de côté, personne ne pouvant imaginer ce qui l'empêche de rester étendu sur le dos. Eh bien, cet état se trouve dans Conium, et si vous le rencontrez, vous ne serez pas surpris de découvrir qu'à côté de ce symptôme, tous les autres dont se plaint votre patient, appartiennent précisément à Conium, quoiqu'il soit possible aussi que la plupart d'entre eux soient communs.

Plus vous méditez la valeur des symptômes et avancerez dans cette science, plus vous arriverez rapidement à estimer, parmi les symptômes recueillis, ceux qui sont communs, ceux auxquels vous devez vous attendre, et ceux qui sont singuliers et originaux. (1)

Nous devons être capables de reconnaître dans la Matière médicale aussi bien certains symptômes appartenant à tout l'état général (symptômes généraux ou constitutionnels), que savoir distinguer, en relisant une anamnèse, ceux qui sont également généraux. Tous les signes de souffrance qui se rapportent au malade lui-même et qui le représentent dans son ensemble appartiennent aux symptômes généraux; tout ce qu'on vous raconte sur un quelconque de ses organes se classe parmi les symptômes locaux. Nous apprenons ainsi à distinguer :

des symptômes généraux,  
des symptômes communs, et  
des symptômes locaux.

Ces manifestations diverses peuvent parfois représenter une condition ou un état et d'autres fois un symptôme seulement.

Nous avons dit que tout ce que le malade rapporte à lui-même vous paraîtra le plus souvent appartenir d'emblée aux symptômes généraux. Quand il vous dit: "J'ai soif", bien qu'il ressente cette soif dans la bouche, en fait c'est tout son être, en général, qui réclame à boire.

Lorsque pour s'exprimer il emploie la locution "Je sens", "Je ressens", "J'éprouve", c'est qu'il s'agit alors de choses aptes à être considérées comme générales. S'il vous dit: "Oh! Docteur, c'est affreux ce que je souffre de brûlures", vous l'examinez et vous constatez que sa tête est brûlante, que sa peau est très chaude, en l'interrogeant vous apprenez qu'il se plaint de douleur brûlante à l'anus, que son urine brûle au passage et qu'en fait, tous les endroits dont il souffre brûlent; vous retenez alors le mot "brûlure" comme caractéristique générale qui modifie toute sa maladie. Si cette sensation n'était ressentie que dans un seul organe, cela serait un symptôme local, mais les manifestations du même genre qui sont multiples sont en relation avec la totalité de l'être et deviennent alors des symptômes généraux. Telle malade a les seins gonflés avant les règles, transpire des mains avant les règles, a mal aux reins avant les règles et a des mouches volantes avant les règles, voilà comment des symptômes locaux montent dans la hiérarchie symptomatique au rang supérieur de symptôme général. On le traduit en langage répertorial par : aggravation générale avant les règles.

Chaque fois que le malade vous donne ses impressions, il indique par là des choses qui sont essentiellement générales. Qui sont essentiellement générales. Quand il parle de ses désirs et de ses aversions, nous touchons là à des éléments qui sont si profondément en relation avec l'homme lui-même, que des modifications apportées dans ce

---

1) Il faut toujours épier le cri personnel du malade, il faut soigner des "originaux". (Prof. Joannon).

domaine affecteront l'individu jusqu'au plus profond de son être.

Quand un homme arrive au stade où il éprouve le dégoût de vivre, nous savons que c'est là un symptôme général profond qui l'imprègne dans toutes ses fibres. Un tel symptôme l'emporte sur tous les autres et c'est là le vrai point de départ de tous ses troubles et de son réel état morbide. Le désir de se suicider, qui indique la perte de l'amour de la vie, trahit un des états d'âme les plus intimes et les plus secrets de l'être humain.

Les médicaments affectent l'homme tout d'abord en troublant son psychisme, son affectivité, puis ses instincts, ses aversions et ses désirs. Par eux, ses goûts se transforment et le voilà maintenant qui a besoin de choses étranges. Or, les remèdes peuvent fausser sa faculté de compréhension, lui rendant la vie difficile et le plaçant dans des situations pleines de lutte, de discorde et de désarroi; son caractère en ressentira les contre-coups, affectera son subconscient, lui procurant ainsi des rêves pénibles et désagréables, rêves qui, comme le caractère, font en réalité partie de ses facultés mentales. Les rêves sont à ce point étroitement liés à l'état mental, qu'il pourra tout aussi bien vous dire: "J'ai rêvé de telle ou telle chose la nuit dernière"; ce "je" affirme l'individu dans sa totalité et cela correspond à son état général. Toutes les choses qui sont en rapport intime avec l'homme, avec sa vie personnelle, avec sa force vitale, sont celles qui sont strictement générales, elles appartiennent à l'être dans son ensemble et au fur et à mesure qu'elles sont moins liées à la personnalité du malade, elles perdent leur caractère général et tombent de degré en degré dans la catégorie des choses communes et banales.

La période menstruelle témoigne-t-elle d'un état que nous sommes en droit d'appeler, général? Certainement, car presque toujours l'organisme entier est modifié pendant les menstruations, et les femmes, à ce sujet précisent: "Je viens d'avoir mes règles de telle et telle façon"; en disant "je" elles montrent qu'elles ne les attribuent pas à leurs ovaires ou à leur utérus, mais bien à elles-mêmes.

Retenez donc que les choses qui sont rapportées à soi-même, à son propre ego, celles qui sont décrites en disant "je": "J'agis, ou je fais ainsi", "Je ressens telle douleur", "J'ai terriblement soif", "Je suis frileuse au moindre changement de temps", "Je suffoque dans une chambre chaude", etc., etc., tout cela constitue et appartient aux symptômes généraux, tout ce qui les concerne est primordial et mérite la première place dans la classification.

Après que vos symptômes généraux ont été colligés, vous passez à l'examen de chaque organe afin de déterminer le caractère et la valeur des symptômes locaux. Bien des fois vous trouverez que les modalités locales sont exactement les mêmes que celles des symptômes généraux, mais vous observerez aussi que celles-ci peuvent être opposées aux manifestations générales. Cela se rencontre cependant aussi dans les remèdes, c'est pourquoi nous en trouvons qui paraissent correspondre à telle chose chez un sujet et l'opposé chez un autre. Chez l'un ce sera un symptôme général, et chez l'autre un symptôme particulier ou local, comme Bryonia qui est pire par le froid au point de vue général, mais qui est toujours mieux par le froid local, par exemple l'eau froide dans la bouche lors de maux de dents. ou les applications froides lors de maux de tête.